
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HN UM44 E

△
Fr 36.1.2
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

1824 = 23 Seiten

1825 = 27 " 10 Titel

1827 = 49 "

1827 = 52 "

1828 = 118 "

1830 = 79 "

Preis proposed 8 s. Liste des membres

1830/1 = 144 s. 6 Titel ?

Preis proposed 12 s.

Liste des membres 7 s.

coll. Gru

Imperfect:- lacks 1825

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU
DÉPARTEMENT DU JURA



LONS-LE-SAUNIER,
GAUTHIER, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

1824.

Δ
Fr 36.1.2
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEGRAND FUND
Jan 5, 1932

SÉANCE PUBLIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA,

DU 14 JUIN 1825.

LA Société d'Emulation, privée de son président par la mort de M. le baron de la Rochette, ancien préfet du Jura, et de son vice-président, par l'éloignement de M. Letellier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, appelé au département d'Eure-et-Loire, a, par un suffrage unanime, déféré la présidence à M. le Préfet actuel du département, et la vice-présidence à M. le Curé de Lons-le-Saunier, qui a ouvert la séance.

En l'absence de M. le Secrétaire perpétuel, M. le docteur Guyétant, secrétaire adjoint, a pris la parole en ces termes :

Messieurs, en nous réunissant pour la première fois depuis une année, le premier sentiment que nous éprouvons tous, est celui des

pertes que nous avons faites , et notre premier besoin est de les déplorer ensemble.

En attendant qu'une voix plus éloquente que la mienne se rende l'interprète de vos justes regrets ; en attendant que M. le Secrétaire perpétuel , frappé lui-même dans les objets de ses plus chères affections , et aujourd'hui , plongé dans la douleur , puisse vous retracer , avec cette noble sensibilité qui lui est propre , les qualités éminentes du sage administrateur qui l'honora d'une estime particulière , qu'il soit permis à celui qui fut honoré aussi de la confiance et de l'estime de M. de la Rochette , à celui qui croit entendre encore retentir à son oreille , et qui porte gravées dans son cœur les dernières paroles qu'il prononça parmi nous , paroles touchantes dans lesquelles s'épanchoit sa belle âme , et qui furent véritablement le chant du cygne ; qu'il soit permis , dis-je , à celui qui , après avoir été le témoin le plus assidu des vertus privées de ce digne magistrat , eut à l'admirer surtout dans ses derniers momens , de jeter quelques fleurs sur un tombeau qui nous a ravi tant d'espérances.

Avec des qualités moins transcendantes , mais avec toutes les vertus qui font chérir l'homme privé , et qui rendent plus recommandable

l'homme public , M. le comte d'Amandre , qui vient de terminer sa carrière , emporte aussi les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Quoique ses infirmités ne lui permissent plus de partager vos travaux , il s'intéressoit vivement à leur succès , et malgré son état habituel de souffrance , il fréquentoit assidument vos assemblées. Vous avez tous apprécié la sûreté de son commerce , l'aménité de ses mœurs , l'obligeance de son caractère , et je suis certain d'être l'interprète de vos sentimens , en donnant à la mémoire de cet homme de bien , un témoignage public de regret et d'estime.

La Société a perdu aussi , depuis sa dernière réunion , M. Gauthier , directeur des domaines , qui lui appartenait depuis très-peu de temps , et qui , ami des arts , auroit pu lui offrir d'intéressantes productions , s'il n'eût été enlevé sitôt à ses confrères , et à une famille respectable dont nous avons tous partagé la douleur.

Tels sont les membres de la Société que la mort a frappés dans le court espace de quelques mois. Elle en regrette plusieurs autres qui ne sont point entièrement perdus pour elle , mais dont l'éloignement interrompra peut-être des rapports dont nous nous étions fait une douce habitude.

Malgré tant de sujets d'affliction , l'année qui s'est écoulée n'a pas été stérile pour la Société , et après avoir acquitté le tribut de la douleur la plus légitime , elle peut trouver quelque consolation à faire connoître au public d'intéressantes productions , qui attestent le talent ou le zèle de plusieurs de ses membres.

Le peintre gracieux des *Trois Ages*, M. Roux de Rochelle , que nous nous honorons d'avoir pour confrère et pour compatriote , vient d'élever sa voix harmonieuse jusqu'au ton de l'épopée , dans un nouveau poëme dont il nous a fait hommage , et qui place son auteur dans les rangs les plus distingués de la littérature française.

Le sujet de la *Byzanciade* est un des événemens les plus importans du moyen âge , la fondation de l'empire latin au commencement du 13.^e siècle , et l'élévation d'un Français sur le trône de Constantin.

On doit savoir gré à notre confrère du sentiment qui a présidé au choix d'un tel sujet , qui lui a fourni naturellement l'occasion de signaler une foule de héros dont le souvenir illustre encore la France , et d'associer le nom du Jura , sa patrie , au nom d'un jeune guerrier qui sert de guide au vénérable Dandolo , privé de la lumière.

Dans ce poëme, qui ne comprend pas moins de quatorze chants, les événemens s'enchaînent sans choquer la raison ni la vraisemblance; l'intérêt va toujours croissant, et les vers sont constamment harmonieux et faciles. A la peinture fidèle des mœurs du moyen âge, se trouve jointe la description brillante et vraie des lieux à jamais célèbres qui furent le théâtre de tant d'événemens; et notre compatriote, encore plein de l'enthousiasme avec lequel il a visité naguère les rives du Bosphore, fait partager facilement à ses lecteurs les vives émotions que lui ont procurées l'aspect des sept collines dont les pentes majestueuses sont ornées d'habitations, d'arbres et de monumens; cette porte dorée où passèrent autrefois les triomphateurs, la tour de Léandre, celles d'Irène et de Galata, l'Hippodrome, le temple de Midia, celui de sainte Sophie, et tout ce grand spectacle de l'extrémité de l'Europe et des avenues de l'Asie.

Formé à l'école des anciens et doué d'un goût pur, notre savant confrère ne s'est pas dissimulé les difficultés de sa vaste entreprise. Il a senti, mieux que personne, tout ce que la comparaison des grandes épopées qui feront à jamais la gloire de l'esprit humain, a d'effrayant pour les poètes qui essaient de marcher

sur les traces d'Homère, de Virgile ou du Tasse. Comme le dit lui-même l'auteur de la *Byzanciade*, on admire ces divins modèles, sans pouvoir les imiter, et l'on dépose à leurs pieds, en tremblant, les ouvrages que firent naître leurs inspirations.

La Société a reçu de M. Ducret, maire de Passenans, qui vous a été proposé comme candidat dans la dernière séance, un ouvrage en deux volumes sur la Russie, pays où notre compatriote a fait un long séjour, et s'est trouvé dans la situation la plus favorable pour bien observer. Son livre, intitulé : *La Russie et l'esclavage, dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, est écrit avec ce ton de vérité et de bonne foi qui inspire la confiance. Le style de l'auteur est celui d'un homme de bien, qui écrit pour se rendre utile, plutôt que pour jouir du vain plaisir d'être auteur. Ses principes sont ceux d'un vrai philanthrope, et ses réflexions sur l'esclavage, qu'il regarde avec raison comme la principale cause de l'abrutissement du peuple russe, sont de la plus grande justesse. Il jette un regard scrutateur sur toutes les classes de la société, et reconnoît partout les funestes effets de la servitude, de l'ignorance et de la superstition. Sous les brillans dehors de la civili-

sation, la noblesse russe cache une coupable indifférence sur le sort des esclaves, et souvent même une cruauté inouïe dans les traitemens qu'elle leur réserve; le peuple sans vertu, n'est sensible qu'à la crainte des châtimens; le clergé pauvre, ignorant et superstitieux, est incapable de sentir et de répandre les vérités d'une religion qui ne semble avoir du christianisme que le nom.

Enfin l'auteur, que nous devons nous féliciter d'avoir pour compatriote, a bien mérité de l'humanité en publiant ses judicieuses observations sur la Russie, et son ouvrage, que terminent les conseils les plus sages sur la manière d'opérer l'émancipation des esclaves, acquitte dignement le prix de l'hospitalité que lui accorda une nation étrangère pendant nos troubles civils.

M. Monnier, notre confrère, qui a enrichi l'annuaire de 1823 de recherches intéressantes sur les coutumes, les mœurs et les préjugés du peuple du Jura, a offert en tribut plusieurs livraisons du *Petit Album* franc-comtois, où il a déposé des observations précieuses d'archéologie, jointes à des descriptions pittoresques de plusieurs parties du département.

La Société a reçu, d'un jeune médecin qui

ne lui appartient pas encore , un mémoire intitulé : *Coup-d'œil philosophique sur l'influence des passions, et particulièrement de l'amour, sur la santé.*

L'auteur après avoir distingué les passions, relativement à leur influence sur l'économie animale, en *excitantes* et en *débilitantes*, se livre à des considérations générales sur ces grands mouvemens de l'âme , qui, selon lui, sont tous déterminés par des besoins de conservation ou de réparation, et peuvent se réduire à deux sentimens primitifs, le désir et la haine.

Il range parmi les passions *excitantes*, la joie, l'espérance, l'amour, la haine, l'ambition, la colère, l'envie, et peint à grands traits leur influence sur l'économie animale.

Sous le titre de passions *débilitantes*, il classe la tristesse, la douleur mentale, la nostalgie, le désespoir, l'avarice, la crainte, la terreur, et analyse succinctement leurs effets sur la santé.

Quant aux moyens de réprimer les unes et les autres, l'auteur n'en voit point d'autres que l'éducation, l'étude, les principes religieux, et les douceurs de la vie sociale. Il reconnoît leur insuffisance dans beaucoup de cas, et surtout

pour les passions *débilitantes*, qui semblent ravir d'avance, à l'individu qui les éprouve, le peu de force morale qu'il pourroit avoir pour se défendre de cette impression. Les passions *excitantes*, par une raison contraire, sont plus susceptibles de guérison par l'emploi de ces moyens moraux.

L'auteur a réservé un chapitre particulier à la passion de l'amour, qu'il distingue en *amour moral* ou jouissance de l'âme, qui interdit presque toute idée sensuelle, tout essor de l'imagination dont la délicatesse de l'objet aimé pourroit s'offenser, et en *amour physique*, qui se reconnoît lorsque l'objet qui charme, fait plus d'impression aux sens qu'à l'esprit. Le premier seul est une passion vraie, selon l'auteur, parce que son impression est durable, et après en avoir tracé le tableau avec grâce, il examine son influence sur la santé, influence toujours favorable, lorsque les jouissances pures de l'amour moral ne sont contrariées par aucun obstacle, mais bien souvent funestes, lorsque ce sentiment est combattu ou persécuté. L'auteur trace avec énergie le tableau des maladies nombreuses que peut occasionner alors cette malheureuse passion, et s'écrie avec Ovide :

*Afferat ipse, licet, sacras Epidaurius herbas,
Sanabit nulla vulnere cordis ope.*

Passant à l'influence de l'amour physique sur la santé, il traite cette matière en observateur judicieux, et étale ses opinions de l'autorité des médecins et des philosophes les plus célèbres de tous les âges. L'auteur passe en revue toutes les maladies auxquelles peut conduire l'abus de l'amour physique, et l'indication sommaire du traitement qui leur convient termine ce mémoire médico-philosophique.

Nous devons à la plume exercée et féconde de M. l'abbé Mermet, membre de la Société, l'*Eloge du cardinal de Granvelle*. L'auteur a pris pour épigraphe ces paroles de Vivès, au roi d'Angleterre Henri VIII :

Magnum regni columnen sunt amici prudentes.

Des amis prudens sont un grand soutien de l'Etat.

Ce texte heureux, pour l'éloge de Granvelle, a inspiré à M. l'abbé Mermet le début suivant :

« Il étoit né sujet de Charles-Quint, et avoit été son précepteur, ce Vivès qui parloit ainsi à Henri VIII, dont il avoit osé blâmer publiquement le divorce avec Catherine d'Aragon. D'abord admiré pour son savoir à la cour d'Angleterre, il expia ensuite, par la prison, le courage qu'il avoit eu de désapprouver une action qui eut des suites si funestes pour l'Eglise et

pour l'Etat. Que le souvenir de ces malheurs apprenne aux rois qu'ils ont besoin d'amis prudents, qu'il est de leur plus grand intérêt de les conserver, et qu'ils ne doivent point traiter légèrement leurs avis. »

« Cette vérité devint encore plus sensible sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Ministre de l'un et de l'autre, le cardinal de Granvelle fut pour eux cet ami prudent, que les rois ont encore plus de peine à trouver que les autres hommes. Il rendit les plus grands services à ses maîtres, et fut le plus ferme soutien de la monarchie espagnole, dans un temps où elle eut à lutter contre toutes sortes de difficultés. »

Ici l'auteur retrace la révolution qui se fit, dans la religion, au 16.^e siècle, et la position délicate où elle mit l'empereur Charles-Quint, dont il rappelle l'immense domination, et les rapports politiques avec tous les souverains de l'Europe. Il suit le cardinal de Granvelle dans tous les efforts qu'il fit pour ramener les esprits à l'unité catholique, et repousse les accusations de mauvaise foi et de despotisme dont il fut l'objet à cette époque, où il étoit en butte à la haine des protestans, et à celle des grands seigneurs dont il déjouoit les complots et réprimoit l'audace.

Lorsque Philippe II nomma Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme , pour gouverner les Pays-Bas , il lui donna Granvelle pour ministre. Celui-ci , dans ce poste éminent , n'employa , contre les sectateurs des nouvelles opinions , ni les représailles de la haine , ni les rigueurs du faux zèle. Beaucoup plus tolérant que ses ennemis , il ne crut pas que les hommes qui abandonnoient l'ancienne religion eussent perdu leurs droits à la protection de l'Etat, et pour ramener ceux qui se trompoient de bonne foi, il ne conseilla jamais d'autres moyens que l'instruction, la douceur et la fermeté.

L'auteur fait ensuite le tableau de toutes les difficultés contre lesquelles Granvelle eut à lutter, lorsque Philippe II, abandonnant les Pays-Bas, confia à son ministre le soin de les ramener sous son obéissance. Il rappelle les conseils sages et modérés qu'il donna, dans cette circonstance, à son souverain, dans la vue d'apaiser à son origine la révolte du prince d'Orange. Granvelle n'approuva point la conduite du duc d'Albe qui vint après lui dans les Pays-Bas, et qu'il tenta inutilement de fléchir dans la malheureuse affaire du comte d'Egmont.

Lorsque Philippe II eut la foiblesse de sa-

crifier le cardinal de Granvelle à la haine des mécontents qui le calomnioient, il lui exprima ses regrets dans une lettre pleine de témoignages d'affection, où ses services sont rappelés avec les justes éloges qu'ils méritoient. Le roi lui ordonna de se retirer en Franche-Comté, et c'est au sein de ses dieux domestiques, dans les libres épanchemens de la vie privée, et loin des orages de la cour, que l'on aime à contempler Granvelle, livré aux douceurs de l'étude et aux consolations de l'amitié. « C'étoit à l'époque où l'imprimerie, découverte depuis peu, excitoit les curieux à rechercher les anciens manuscrits, à les traduire, à les commenter : Granvelle favorise de tout son pouvoir des études si utiles. Il s'entoure de savans, fait recueillir à grands frais les meilleurs ouvrages, et en forme une collection précieuse. La colonie d'érudits qu'il avoit réunie dans son palais, à Besançon, répand dans cette ville de nouvelles lumières, et y fait naître une émulation inconnue jusqu'alors. Il leur distribue les travaux, et assigne à chacun une tâche conforme à ses goûts et analogue à ses connoissances. Pendant que les uns traduisent Plutarque, Valère-Maxime, Démosthène, Synésius, ou commentent les histoires d'Eusèbe et de Lozomène,

d'autres traduisent les pseumes de David, les œuvres de saint Chrysostôme, de saint Bazile, de saint Athanase, l'apologie d'Athénagore pour la religion; celui-ci explique les livres de la sagesse, celui-là l'ouvrage de saint Ambroise contre Symmaque; aujourd'hui Granvelle s'occupe d'une nouvelle édition de la Somme de saint Thomas, dont il distribue généreusement les exemplaires; demain il apprend que les œuvres de Théophraste viennent d'être découvertes, il en ordonne sur-le-champ l'impression. Son père avoit fondé à Besançon des écoles pour l'enseignement de toutes les sciences, le cardinal en augmente le nombre et la dotation. Les maîtres les plus habiles accourent à sa voix; Alciat y donne des leçons de jurisprudence; le fameux Dumoulin, de droit canonique; Richardot y explique l'Ecriture Sainte. Quel est l'homme de lettres de son temps qui n'ait eu part à ses bienfaits? Juste Lipse, surnommé un des triumvirs de la littérature; Fulvius Ursinus, savant dans les antiquités romaines; Christophe Plantin, que les chefs-d'œuvre sortis de ses presses ont immortalisé; Nicolas Elébodius, l'un des premiers médecins de l'Italie, furent encouragés dans leurs travaux par son amitié prévenante, défendus contre leurs en-

nemis par son crédit, mis au-dessus du besoin par ses largesses.

Le zèle de Granvelle pour la religion ne se bornoit pas à réprimer les fausses doctrines qui pouvoient en altérer la pureté, il s'étendoit aux ennemis extérieurs du nom chrétien; et s'il est vrai que la bataille de Lépante ait sauvé l'Italie des fureurs de Sélim II, il ne l'est pas moins que Granvelle eut la principale part aux négociations qui armèrent les princes chrétiens contre lui.

L'auteur suit le cardinal de Granvelle sur un nouveau théâtre où il va développer encore davantage sa courageuse sagesse, son caractère sensible et généreux. Nommé vice-roi de Naples, il eut, dans ce nouveau poste, deux devoirs principaux à remplir; l'un étoit de défendre l'autorité royale contre les entreprises de la cour de Rome, sans porter atteinte à l'autorité spirituelle de l'Eglise; l'autre de protéger les droits du peuple, et de défendre ses privilèges contre le gouvernement lui-même. Pour faire juger des difficultés attachées à ce double devoir, M. l'abbé Mermet transporte le lecteur aux temps et aux lieux où les événemens se passent.

Après avoir exposé les sages mesures qui si-

*

3

gnalèrent, à Naples, l'administration du cardinal de Granvelle, et qui lui méritèrent d'honorables regrets lorsqu'il fut rappelé à Madrid, l'auteur suit ce grand ministre dans la mission difficile qu'il eut à remplir en Portugal, lorsqu'à la mort du roi Sébastien, l'ambitieux Philippe conçut l'injuste projet de réunir encore ce royaume à ses vastes états, en dépouillant la maison de Bragance. Notre savant confrère attribue à Granvelle tout ce qui se fit de bien dans cette grande affaire, et rapporte ce qu'il y eut d'odieux et de blâmable au caractère de Philippe, et à la morale relâchée qui dirigeoit la politique du 16.^e siècle.

La soumission apparente du Portugal ne fit point oublier au cardinal ce que la monarchie espagnole avoit à craindre de la rivalité de la France. Il falloir, pour fermer aux Français le passage en Italie, mettre dans les intérêts de l'Espagne le duc de Savoie et la république de Gênes; c'est ce que fit encore Granvelle : et s'il ne put réussir à conserver à l'Espagne la domination des Pays-Bas, contre les efforts réunis du prince d'Orange et de la reine Elizabeth d'Angleterre, il ne faut point en accuser la prudence du ministre, mais un enchaînement de circonstances que notre confrère fait très-bien apprécier à ses lecteurs.

Enfin après avoir rapproché , dans quelques lignes éloquentes, les différentes situations dans lesquelles s'est trouvé placé le cardinal de Granvelle , et les principaux services rendus par ce grand ministre à la monarchie espagnole et à l'église romaine , M. l'abbé Mermet termine ainsi l'éloge de cet illustre Franc-Comtois :

« Qu'ils sont rares ces amis des rois , qui , dans les dangers de l'Etat , savent toujours , comme Granvelle , prendre le bon parti ! Les uns , emportés par la fougue de leur caractère , ne consultent ni ce qu'ils peuvent exécuter , ni ce qu'il convient d'entreprendre ; d'autres , qui ne veulent être que fameux , se plaisent à accumuler des dangers inutiles pour avoir le plaisir de les affronter ; le plus grand nombre , excités par la haine ou par l'ambition , ne voient , dans les crises politiques , que des moyens d'assurer leur vengeance ou d'augmenter leur fortune. Granvelle évita tous ces écueils ; le bien de l'Etat ne fut jamais le prétexte dont il couvrit ses passions : il plaida souvent la cause de ses ennemis , récompensa toujours le mérite dans ceux même qu'il n'aimoit pas , et cette qualité est assez rare pour être remarquée dans l'éloge des plus grands hommes. Enfin, quoiqu'il ne fût pas le premier génie de son siècle , ni

exempt des défauts que contractent quelquefois , dans les grandes places , les hommes dont la naissance n'égale pas les talens , il fut un de ceux qui pouvoient le mieux se passer du prestige des aïeux ; et dans la lutte que les rois eurent à soutenir , à cette époque , contre l'orgueil théologique des réformateurs qui soulevoient l'Europe , je ne vois que Granvelle en Espagne , et le chancelier de L'Hôpital en France , qui chacun , avec une manière de voir fort différente , aient pleinement vérifié ce que disoit Vivès à Henri VIII , que les amis des rois , quand ils sont prudents , sont une des plus fortes colonnes des empires : *Magnum regni columen sunt amici prudentes.* »

L'émulation que la Société cherche à exciter dans le département , en mettant chaque année au concours des sujets d'un grand intérêt pour notre pays , a engagé dans la lice un écrivain qui nous a adressé , dans les formes prescrites , un mémoire intitulé : *Les Jurassiens recommandables*. Ce mémoire , que j'ai eu l'honneur de déposer sur le bureau , sera l'objet de l'examen d'une commission que vous jugerez sans doute à propos de nommer dans cette séance , et qui sera chargée de vous en faire son rapport.

Félicitons-nous, Messieurs, d'avoir à recueillir déjà quelques fruits de notre institution, sous les yeux du nouveau Magistrat qui, chargé de veiller au bonheur des bons habitans du Jura, verra sans doute, avec intérêt, les efforts d'une Société naissante, qui n'a d'autre but que la prospérité de notre pays.

Ce rapport étant terminé, M. l'abbé Maréchal a prononcé un discours sur la foi du serment.

Après avoir établi que l'observation des devoirs que nous prescrit la morale, est le plus ferme soutien de la Société, et reconnu que ces devoirs sont assez généralement négligés, il recherche les causes d'un relâchement si funeste, et en indique deux principales, l'irréligion et le peu de cas que l'on fait de la sainteté du serment.

Se bornant, dans son discours, au développement de cette dernière cause, notre confrère considère d'abord l'origine du serment, pour lequel les anciens avoient tant de respect. Puis, venant aux temps modernes, il déplore la coupable légèreté avec laquelle ceux mêmes qui, par leur position sociale et leurs exemples, influent le plus sur la morale publique, se sont joué si souvent de la foi du serment.

**Quels remèdes opposer à de pareils désordres ?
Le moraliste peut en indiquer plusieurs, le véritable chrétien en possède un infaillible.**

M. Gerrier a lu ensuite une notice sur M. le comte d'Amandre , dans laquelle il a rappelé les services et les qualités qui recommandent , à si juste titre, la mémoire du vertueux confrère que nous avons perdu.

Il nous le représente d'abord , faisant ses premières armes dans la campagne de Pondichéry , comme officier au régiment d'Artois, et méritant, par sa bravoure , l'estime de ses camarades et de ses chefs.

M. Gerrier suit M. le comte d'Amandre aux états de la province , où il se fit remarquer par la sagesse de ses opinions , et dans toutes les fonctions publiques que cet homme de bien a remplies jusqu'à sa mort.

Nommé successivement commissaire du gouvernement près de l'hospice de Lons-le-Sauvage , membre du conseil général du département , et enfin conseiller de préfecture , il montra partout le plus grand zèle pour le bien public, une activité au-dessus de ses forces, et un dévouement qui lui mérita la décoration de la légion d'honneur.

Il concourut à la formation de la Société d'Emulation du Jura, dont il fréquentoit assidument les séances : et sans prendre beaucoup de part à ses travaux, ce que ne lui permettoit plus le dérangement de sa santé, il les encouragea du moins de tout son pouvoir, et ne cessa de faire des vœux pour la propagation de toutes les bonnes pratiques, soit dans l'agriculture, soit dans les arts.

Passant à sa vie privée, M. Gerrier rappelle toutes les vertus qui rendirent M. le comte d'Amandre si cher aux personnes qui eurent le bonheur d'avoir des rapports avec lui. Bon fils, bon époux, père tendre, ami fidèle, plein d'obligeance et de zèle toutes les fois qu'il y avoit un service à rendre et quelques heureux à faire, charitable envers les pauvres, animé d'une piété vraie, dévoué à son roi et à son pays, peu de personnes, dans le commerce de la vie sociale, se sont plus fait distinguer que lui par cette douce habitude de bienveillance qui gagne les cœurs, par l'accord des dons heureux qui font l'homme aimable, et des qualités solides qui constituent l'honnête homme et le citoyen.

M. d'Hautecourt a terminé la séance par la lecture de deux fables inédites de sa composition, qui ont été entendues avec beaucoup d'intérêt.

[illegible]

SÉANCE PUBLIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA,

DU 14 JUIN 1824.

M. le Curé de Lons-le-Saunier, vice-président de la Société d'Émulation, ayant ouvert la séance, **M.** le docteur GUYÉTANT, secrétaire-adjoint, a exposé l'état des travaux et la situation actuelle de la Société dans le rapport suivant :

MESSIEURS,

« Notre Société qui ne compte encore que six années d'existence, et qui, dans ce court espace de temps, a fait des pertes qui l'ont ébranlée jusque dans ses fondemens, éprouve cependant la satisfaction d'avoir rempli déjà, en partie, l'objet de son institution, en ralliant, au nom de l'émulation, les divers talens que le Jura renferme, et en faisant connoître au public, devant lequel elle peut se présenter.

aujourd'hui avec plus d'assurance , une foule de production intéressantes qui , sans elle , n'auroient pas vu le jour , ou que la modestie de leurs auteurs auroit condamnées à l'oubli.

Notre bibliothèque naissante où l'on trouve déjà , grâce à la générosité de plusieurs de nos confrères , une partie des ouvrages imprimés qui font la gloire littéraire de ce département , mais qui se recommande encore au zèle de tous les amis de l'instruction , pour le complément d'un dépôt si précieux , s'enrichit chaque année et de livres et de manuscrits dont nos comptes rendus vous ont offert , jusqu'à présent , la nomenclature et l'analyse.

Depuis la dernière séance publique , où , indépendamment de plusieurs hommages littéraires , nous avons eu à nous glorifier d'un poème épique qui ajoutera sans doute de nouvelles palmes à la guirlande dont les muses ont déjà couronné le peintre gracieux des *Trois Ages* , la Société a reçu de plusieurs de ses membres et de quelques habitants du Jura qui ne lui appartiennent pas encore , des ouvrages qui ont tous beaucoup d'intérêt pour nous , mais dont je ne pourrai vous donner qu'une idée générale pour ne pas dépasser les bornes que comporte ce rapport.

Un favori des Muses que nous nous honorons d'avoir pour compatriote et pour confrère, M.^r Dusillet de Dôle, qui a prêté tant d'agrément à nos séances, lorsqu'il a bien voulu nous réciter quelques-unes de ces belles odes qui le placent au rang des premiers maîtres de la lyre, a adressé à la Société, sous le titre d'*Yseult de Dôle, chronique du 8.^e siècle*, par le véridique archevêque Turpin, un roman fort remarquable par l'imagination vive et gaie qui l'a dicté, et dont tous les chapitres commencent par des réflexions générales inspirées par le sujet, et exprimées en vers pleins de grâce qui rappellent, par leur tournure aisée et leur gaieté piquante, la manière des grands maîtres en ce genre.

M. Perrin, l'un de nos plus laborieux confrères, et connu déjà dans le barreau français par le *Traité des Nullités*, a enrichi notre bibliothèque d'un nouvel ouvrage beaucoup plus considérable et non moins important que le premier. *L'Essai sur le travail des Greffes*, qui forme un gros volume in-4.^o, est le fruit d'immenses recherches, et ne peut qu'ajouter à la réputation de son auteur.

M. Houry, membre aussi de la Société, lui a fait hommage d'un *Abrégé de l'Histoire*

sainte en deux volumes in-12, avec le texte grec en regard de la traduction française, à l'usage de ceux qui commencent l'étude du grec. Frappé des avantages que lui avoit procuré la Bible des Septante pour initier ses enfans à la connoissance de cette belle langue, notre savant confrère, qui sait apprécier les diverses méthodes d'enseignement sur lesquelles il a long-temps médité, s'est empressé de mettre à la disposition des maîtres et des élèves un abrégé du livre qui convient le mieux, sous tous les rapports, aux commençans. En effet, la Bible est rédigée en style coupé et non périodique, la plus longue phrase n'a pas quatre incises, de-là la facilité qu'on a eue de diviser l'Écriture sainte en versets qui présentent un sens fini. Aucun auteur grec n'offre des histoires plus agréables, plus attachantes, et plus courtes. En vain objecteroit-on que le style de la Bible des Septante n'est pas élégant, ne suffit-il pas qu'il soit clair et simple ? D'ailleurs notre confrère a évité les phrases et les termes du dialecte d'Alexandrie dont cette traduction est quelquefois semée.

Beaucoup d'auteurs ont composé des extraits de la Bible, mais aucuns d'eux n'a conservé le style vif et dialogué des livres saints ;

c'est l'historien qui met en action les personnages, tandis que, dans la Bible, ils agissent et parlent eux-mêmes. Notre confrère a, le plus souvent, conservé ce cachet des livres saints, ce style direct qui distingue les productions de l'antiquité.

L'étude du grec étant devenue obligatoire dans les écoles publiques, aucun livre ne peut être plus avantageux que celui-ci, pour l'instruction de la jeunesse, et les amis de la religion sauront gré à l'auteur du texte qu'il a choisi.

Sous le titre de *Notice topo-phytographique abrégée de quelques lieux du Jura, de l'Helvétie et de la Savoie*, nous avons reçu d'un jeune avocat de Dôle, la relation d'un voyage entrepris dans la vue d'observer la riche végétation de nos montagnes et des pays adjacens. Cette production de M. Cerdienne est une nouvelle preuve que l'étude des lois n'est pas incompatible avec celle de l'histoire naturelle, et que l'exercice d'une profession grave peut admettre des délassemens qui, employés à la contemplation de la nature, reposent agréablement l'esprit, tout en faisant éprouver à l'âme les plus vives et les plus douces émotions.

Un autre compatriote, non moins recom-

mandable par ses talens que par son amour ardent du bien public, M. Cordier, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département du Nord, a adressé à la Société deux ouvrages fort importans dont il est l'auteur.

Le premier de ces ouvrages, dont M. Cordier a déjà publié deux volumes, en annonçant un troisième, est intitulé *Histoire de la navigation intérieure, et particulièrement de celle de l'Angleterre, des États-Unis d'Amérique et de la France.*

Le but essentiel de l'auteur a été de prouver par des faits puisés dans l'histoire de la navigation intérieure de tous les peuples connus, et particulièrement de celle de la Hollande, de l'Angleterre, des États-Unis et de la France, que lorsque les gouvernemens se réservent le monopole des travaux publics, ils n'ordonnent que des ouvrages de luxe, achèvent rarement ceux qu'ils entreprennent, entretiennent mal ceux qu'ils terminent, et ne retirent que de foibles intérêts des sommes dépensées.

Dans les états, au contraire, où le système de concession, pour l'exécution des travaux publics, est généralement admis, des compagnies encouragées et protégées par les

lois, entreprennent tous les ouvrages utiles, les exécutent avec économie, les achèvent promptement, et les entretiennent toujours avec soin. Les communications se multiplient, alors, sans accroître les charges publiques, des canaux s'ouvrent dans toutes les directions, les chemins ne sont plus dégradés, les frais de transport diminuent, l'agriculture et l'industrie prospèrent, l'état s'affranchit des contrées voisines, et attire le commerce étranger dans ses ports par l'abondance et le bas prix de ses productions.

L'auteur prouve aussi que le système de concession d'où il découle tant d'avantages, ne peut être admis que dans les pays où les lois sont souveraines, les contrats sacrés, et la liberté inviolable, et il propose de perfectionner la législation des travaux publics en France, et de l'affranchir des entraves qui empêchent le rétablissement du système de concession.

L'autre ouvrage de M. Cordier est un mémoire sur l'agriculture de la Flandre française et sur l'économie rurale, avec cette épigraphe tirée de l'esprit des lois : *Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté.*

Dans ce savant ouvrage qui est le fruit de

recherches immenses , et d'observations suivies avec autant de zèle que de sagacité , notre compatriote expose avec méthode l'état de l'économie rurale dans celui de nos départemens où elle est, depuis long-temps , parvenue au plus haut degré de perfection. Mais le but principal de l'auteur est de démontrer que la prospérité de l'agriculture dépend moins de la fertilité du sol que de la facilité des communications , et des institutions qui les donnent , et que si la Flandre est la terre classique de l'agriculture française , et une des contrées les plus riches de l'Europe , elle doit ces avantages à l'influence de la bonne administration dont elle a joui jusqu'à la révolution, et un grand nombre de routes et de canaux qui la traversent en tout sens et qu'on cherche encore à multiplier.

On trouve dans l'ouvrage de M. Cordier , des tableaux comparatifs de tous les départemens sous le rapport de la facilité des communications , et l'on reconnoît que ceux où les terres ont le plus de valeur , et où l'agriculture est le plus perfectionnée , sont précisément ceux qui offrent la plus grande longueur de routes et de canaux , et qui appartiennent à d'anciens pays d'état où l'administration étoit plus paternelle.

L'auteur conclut des renseignemens fournis par ces tableaux, que le Gouvernement pourroit doubler le capital et le revenu foncier de la France, en faisant ouvrir par-tout les routes et les canaux nécessaires, et qu'il retireroit un intérêt très-élevé des sommes qu'il consacreroit à des améliorations de cette importance. On voit que l'amour du bien public a pu seul inspirer ces hautes considérations dont il faut suivre le développement dans le livre précieux de notre compatriote.

Enfin parmi les ouvrages imprimés dont notre dépôt littéraire s'est augmenté depuis la dernière séance publique, et qui sont dus à des Jurassiens, il doit m'être permis, je crois, de mentionner *l'Essai sur l'agriculture du Jura*, puisque la Société d'émulation en couronnant et en publiant ce mémoire a, par cela même, annoncé qu'elle le considéroit comme utile. L'auteur du mémoire couronné peut donc, sans blesser les convenances, apprendre à la Société que l'ouvrage auquel elle a donné son approbation, a aussi obtenu celle de la Société royale et centrale d'agriculture, celle de nos agronomes les plus distingués, tels que MM. Thouin, Tessier, Bosc, Yvart, etc., et a été inséré, avec éloge, dans les annales de l'agriculture française.

L'envoi de ce mémoire au Ministre de l'intérieur, a fourni à votre secrétaire adjoint l'occasion de solliciter de Son Exc. des modèles d'instrumens aratoires que M. le Directeur de l'administration des haras, de l'agriculture et du commerce, annonce ne pouvoir nous accorder encore cette année, à cause de la modicité du crédit affecté à l'encouragement de l'agriculture; mais M. le Conseiller d'Etat Directeur nous prévient que la Société sera conservée sur la liste d'abonnement aux annales de l'agriculture française, et comprise dans les distributions d'ouvrages agronomiques et de graines qui se font par les ordres du Ministre.

Une partie de ces promesses s'est déjà réalisée, et la Société d'émulation a reçu, sous les auspices de Son Excellence :

- 1.^o Les annales de l'agriculture française jusqu'à ce jour;
- 2.^o Un mémoire sur les bitumes, leur exploitation, leurs emplois utiles, par Payan, manufacturier et membre du comité des arts chimiques;
- 3.^o Un résumé de toutes les expériences faites pour constater la bonté du procédé proposé par M. le c.^{te} Déjean, pour la conservation des grains et farines;

4.° Un rapport sur le procédé vinificateur de M.^{lle} Gervais, par Delavaux de Bordeaux ;

5.° Un mémoire sur les pâtes de féculs de pommes de terre par de Brufaut ;

6.° Une notice sur les roues hydrauliques pendantes ;

7.° Un nouveau traité sur les laines et sur les moutons, par MM. Perraut-de-Jotemps, Fabry et Girod, de l'Ain ;

8. La description d'un nouvel alambic à l'usage des pharmaciens, par Herpin ;

9.° Enfin la collection des dessins d'instrumens d'agriculture et de travaux champêtres, recueillis chez les différens peuples de l'Europe par M. le c.^{te} de Lasteyrie.

Indépendamment de ces ouvrages dont le Ministre de l'intérieur nous a gratifiés, nous avons reçu les bulletins que la Société d'encouragement pour l'industrie nationale nous adresse chaque mois.

L'académie de Besançon a transmis les procès verbaux de ses dernières séances, et nous avons continué de recevoir les rapports, mémoires et journaux des Sociétés d'agriculture du Doubs, de l'Ain, de Saône-et-Loire, de la Charente, de Tarn-et-Garonne et de la Seine-Inférieure.

La Société de Géographie nous a adressé

le prospectus de ses travaux, en réclamant notre coopération, et en nous donnant communication des sujets de prix qu'elle a proposés pour 1825 et 1826.

Nous devons à M. Abry-d'Arcier, notre confrère, dont la plume infatigable a déjà enrichi nos archives de plusieurs notices biographiques, un mémoire historique sur don Jean de Vatteville, mort abbé de Baume, et fameux dans notre pays par le rôle singulier qu'il y a joué.

La Société, après avoir entendu la lecture de ce mémoire, jugera sans doute convenable d'en insérer l'extrait à la suite du compte rendu de cette année.

La commission que vous aviez chargée d'examiner le manuscrit intitulé *les Jurassiens recommandables*, qui, l'année dernière, a été envoyé au concours, a procédé à cet examen avec tout le soin que vous aviez le droit d'en attendre. Son opinion unanime a été que ce mémoire étoit extrêmement précieux par les recherches immenses de biographie qui s'y trouvent consignées. Mais, d'un autre côté, la commission a considéré que d'importantes omissions, des digressions inutiles, et quelques négligences de style rendoient imparfait cet intéressant ouvrage, que son auteur paroît très-

capable de rendre digne de la société et du public sous les yeux duquel l'impression le fera passer sans doute. Votre commission, en conséquence, n'a pas cru devoir vous proposer de lui décerner le prix, mais en vous engageant à proroger le concours sur ce sujet, jusqu'au 16 mai prochain, elle espère que l'auteur rentrera dans la lice après avoir fait disparaître les taches légères qui déparent encore son travail, et que de nouveaux prétendants donneront plus d'éclat au concours.

La question si importante de l'état de l'industrie, dans ce département, n'a point encore été traitée jusqu'à présent, mais comme elle exige des recherches multipliées et qui demandent beaucoup de temps, la Société s'est déterminée, dans sa dernière séance, à laisser encore le concours ouvert sur cet important sujet jusqu'au 16 mai 1825.

Je dois rendre compte aussi à la Société de quelques machines, ustensiles et médailles qui ont été déposés dans son musée depuis la dernière séance publique.

Un des membres les plus actifs de la Société d'émulation, le sieur Hugonet, de Blye, inventeur des charrues à soc mobile, à la perfection desquelles il ajoute chaque année, et

dont il a déjà fabriqué quatre-vingt-six , qui sont actuellement employées dans différentes parties du département où l'on est très-satisfait de leur travail , a imaginé aussi une machine à battre le blé qui doit économiser beaucoup de temps et de dépense. Cette machine ingénieuse , dont il a déposé un petit modèle au musée de la Société , sera soumise à l'examen de ceux de nos confrères auxquels la mécanique est familière , pour être convenablement appréciée , et nous mettre , s'il y a lieu , dans le cas d'en conseiller l'usage.

Un autre membre correspondant de la Société , M. Lémare , professeur de langues à Paris , auquel nous devons déjà plusieurs bons ouvrages de grammaire , a , depuis quelques années , tourné l'activité de son imagination féconde , vers les procédés les plus usuels de l'économie domestique. La marmite *Autoclave* , dont le *Digester* de Papin avoit donné l'idée à M. Lémare , a été l'un de ses premiers essais en ce genre ; mais un accident tout à fait étranger à la confection de cette marmite économique , et qu'il seroit fort injuste de mettre à la charge de son auteur , ayant éloigné le public de l'usage de l'*Autoclave* , notre ingénieux compatriote a imaginé un appareil sans compression , et par conséquent sans dan-

ger, dont il a fait l'application la plus heureuse à divers objets d'économie domestique, et particulièrement à la coction des alimens.

Cet appareil auquel son auteur a donné le nom de *Caléfacteur*, et qui lui a valu un brevet d'invention; et une médaille d'argent lors de la dernière exposition des produits de l'industrie française, a été l'objet d'un rapport fait à l'académie des sciences par MM. Thénard et Fourier, et duquel il résulte : « Que dans
« le *Caléfacteur* pot-au-feu n.° 4, on peut
« faire cuire deux kilogrammes de viande
« et obtenir quatre litres de bouillon avec
« une quantité de charbon qui ne coûte pas
« plus de cinq centimes à Paris. (1)

« Que le bouillon et la viande peuvent se
« conserver chauds pendant plusieurs heures
« après leur préparation;

« Que le pot-au-feu peut-être mis la nuit
« comme le jour, parce qu'il n'a besoin d'au-
« cun soin ;

« Que la viande est toujours excellente et
« le bouillon meilleur que par les procédés
« ordinaires ;

« Qu'il y a économie de temps, de combus-
« tibles, amélioration de produits, et certi-
« tude de réussir. »

(1) Elle coûtera moitié moins dans le Jura.

Jaloux de faire jouir son département natal de cette précieuse découverte, M. Lémare a adressé à la Société un de ses Caléfacteurs avec lequel j'ai répété, en présence de plusieurs personnes, les expériences dont j'avois déjà été témoin à Paris chez l'auteur, et qui ont eu le même succès dans notre ville, où le Caléfacteur est maintenant en usage dans quelques ménages.

M. Balland de Lons-le-Saunier, demeurant actuellement à Genève, a fait présent, au musée du Jura, de trois médailles en bronze qui ont obtenu, en 1823, le prix de concours à l'académie de Genève. La première représente une Aphrodite grecque, la seconde Charles Bonnet, et la troisième Jean-Jacques Rousseau.

L'on a recueilli, pendant le cours de l'année, aux environs de Moirans, quelques pièces de monnaie en argent et en bronze, parmi lesquelles il s'en trouve une en argent de César-Auguste. Elles ont été envoyées au musée.

Un jeune artiste de Dôle, a adressé à la Société un portrait lithographié de Canova, et un autre de l'archevêque Turpin.

Votre secrétaire adjoint a déposé aussi au musée, un plan de l'amphithéâtre romain qui

a été découvert, depuis peu de temps, à Mandeuire, près Montbéliard, et dont il a pu vérifier l'exactitude en visitant les lieux qui recèlent ces restes précieux de l'antiquité.

La Société d'agriculture formée dans le sein de la Société d'émulation, a reçu la collection de graines que lui adresse chaque année le Directeur du jardin du Roi. Les plus intéressantes ont été sémées, et fourniront, l'an prochain, la matière d'un rapport. Indépendamment de ce qui m'a été adressé pour la Société d'agriculture, j'ai reçu personnellement de M. Yvart, professeur d'économie rurale à l'école royale d'Alfort, quatre variétés d'avoine et d'orge que cet agronome croit utile de naturaliser en France. Il a joint à cet envoi plusieurs variétés de pommes de terre que je cultive soigneusement, pour en rendre compte à la Société.

J'ai formé aussi, dans deux terrains de nature et d'exposition différentes, une pépinière de vignes où j'ai réuni d'abord toutes les variétés qui peuplent les divers vignobles du département, et ensuite la plupart des variétés intéressantes qu'on cultive en Suisse et dans les vignobles de France situés sous la même latitude que la nôtre, ou qui sont au nord du

Jura. Cette plantation qui n'offrira de l'intérêt que dans quelques années, fournira le moyen de rectifier la nomenclature de nos variétés nombreuses de raisins, en les comparant entr'elles dans le même sol, et peut-être d'introduire dans les vignobles du Jura quelques variétés étrangères, et plus avantageuses que celles qu'on y cultive.

Parmi les Sociétés d'agriculture d'arrondissement qui correspondent avec celle de Lons-le-Saunier, la Société d'agriculture de l'arrondissement de Dôle se distingue par le zèle avec lequel elle s'occupe des objets les plus importants de notre économie rurale. Elle a mis au concours, dans sa séance du 9 mai 1823, deux questions d'un grand intérêt pour un pays où, par l'éloignement des grandes villes, et le défaut de fourrage et de bétail, les engrais sont encore trop rares et trop chers pour les besoins de l'agriculture.

« Peut-on trouver quelque engrais artificiel
 « beaucoup moins cher que l'engrais naturel, et
 « qui produise approximativement le même effet ?

« Est-il vrai que nos fumiers d'étable perdent
 « beaucoup dans la fermentation, et qu'il
 « seroit beaucoup plus avantageux de les
 « employer frais ou presque frais ? »

(.19.)

, Le programme de la Société d'agriculture de Dôle, fournit quelques données sur la première question, et pour éclairer la seconde il renvoie à un mémoire inséré dans les annales de l'agriculture française, cahier de juillet 1822.

Cette Société annonce, en conséquence, que dans sa séance du 11 novembre 1825, elle décernera une médaille d'or à celui qui, après avoir fumé deux champs de même qualité, l'un avec de l'engrais naturel, l'autre avec de l'engrais artificiel, beaucoup moins cher, aura obtenu des produits approximativement aussi beaux dans l'un que dans l'autre.

Elle accordera, dans la même séance, une houe à cheval et une charrue à butter, à celui qui aura fumé deux champs de même nature, et de la contenance au moins de 70 ares, l'un avec de l'engrais bien fermenté, tel qu'on l'emploie pour les semailles d'automne; l'autre avec un engrais frais ou très-peu fermenté, et qui obtiendra, avec celui-ci, des effets aussi avantageux et de plus longue durée.

La même Société donnera, en 1826, une médaille d'or à celui qui présentera le meilleur mémoire sur la culture des vignes de l'arrondissement de Dôle, et qui fera connoître les

manipulations les plus propres à donner des vins de qualité et de garde.

Tel est , Messieurs , le compte que j'avois à vous rendre de la situation et des travaux de la Société d'émulation. Mais après vous avoir fait connoître toutes les acquisitions qu'elle a faites, depuis un an , tant en productions littéraires qu'en objets d'art , machines , ustensiles , dessins et médailles , qu'il me soit permis de la féliciter de celle non moins précieuse qu'elle fait aujourd'hui de sept nouveaux membres (1) dont le zèle bien connu pour tout ce qui intéresse la prospérité de ce département , rendra plus riche , à l'avenir , le tribut annuel de recherches et d'observations que la Société s'est imposé le devoir d'offrir aux habitans du Jura.

(1) Les nouveaux membres que la Société d'émulation a admis , dans sa dernière séance , à titre de résidans , sont :

M. Chevillard, ancien sous-intendant militaire ; — Ducrot , maire de Pusseaux ; — Maigrot , propriétaire , à Arlay ; — Pyot , docteur en médecine , à Clairvaux ; — Mouchet , professeur de physique et de mathématiques , à Orgelet.

M. Cordier , ingénieur en chef des ponts et chaussées du département du Nord ; et Gaspard , docteur en médecine , à Saint-Etienne , département de Saône-et-Loire , ont été admis comme membres correspondans , dans la même séance.

M. Dneret, l'un des nouveaux membres de la Société d'émulation, a lu ensuite un chapitre intitulé : *De la nécessité de donner aux femmes une éducation relative à l'état social actuel*. Cet extrait d'un ouvrage dans lequel l'auteur consigne le fruit de vingt années d'expérience et de méditation, a vivement intéressé la Société, et lui fait désirer de voir paroître un livre qui annonce des vues neuves et pleines de sagesse, et qui tendent à diriger l'éducation de la jeunesse vers le bonheur domestique et la prospérité sociale.

L'auteur, après avoir examiné la condition des femmes chez les différentes nations et à diverses époques, et après avoir fait remarquer l'inconséquente contradiction qui existe presque partout entre les sentimens et la conduite des hommes à leur égard, ajoute :

« Sans doute, les femmes françaises ne furent jamais sequestrées de la société, ou reléguées dans le fond d'un appartement, comme celles de la plupart des états de l'Asie, de l'Afrique, et de la partie orientale de l'Europe; mais on les privoit naguère encore de leurs droits à l'héritage paternel, et le caprice des parens les ensevelissoit dans les profondeurs d'un cloître. Nos preux chevaliers, ces adorateurs du beau

sexe, auquel ils rapportoient comme à Dieu leurs sentimens, leurs pensées et leurs actions, ne se faisoient point scrupule de le condamner à l'indigence ou à la plus barbare réclusion, en couvrant leur usurpation et leur tyrannie du manteau de lois iniques, également réprouvées par la justice et par la nature.

« Nous sommes loin du siècle où l'on agitoit dans un concile la question : *Si les femmes appartiennent à l'humanité*, et où la science, bannie de la société, restoit captive, enchaînée dans l'intérieur des cloîtres. Déjà des lois inspirées par la philosophie et fondées sur l'équité, ont restitué aux femmes les droits dont les avoit dotées la nature : mais, il faut l'avouer, nous ne sommes point encore assez généralement éclairés pour apprécier les avantages que la famille et l'état peuvent retirer de l'éducation des femmes sagement dirigée. Une vérité qu'il n'est plus temps de dissimuler, c'est que des modifications essentielles, des perfectionnemens utiles, sont devenus aujourd'hui, dans l'éducation des femmes, la conséquence forcée des changemens opérés par les institutions dans leur destinée, et dans leur situation, par rapport à la société actuelle. »

M. Ducrot jette un coup-d'œil sur l'ancienne

éducation des femmes dans les classes élevées, et termine ainsi le tableau des inconvéniens et des défauts qu'il lui reproche : « Plaire, séduire, tel étoit le but de cette éducation vicieuse et superficielle, qui a été, n'en doutons point, la principale cause de la perversité des mœurs du siècle dernier, déplorable résultat auquel on accuse à juste titre, nous le disons avec regret, notre nation corrompue par l'exemple de la cour, d'avoir si puissamment contribué. »

Il signale ensuite les vices de l'éducation dans les classes moyennes, et il ajoute : « Un époux étoit souvent privé de l'avantage de trouver dans sa femme une amie qui sût lire dans son âme, un guide capable d'éclairer ses sentimens, ses opinions, de diriger sa conduite ; enfin, il ne pouvoit étayer sa faible raison des lumières de l'être le plus intéressé à son bonheur. Aujourd'hui encore, si le goût d'un mari, ses affaires, sa santé, et peut-être même si son amour-propre blessé de ne pouvoir produire son épouse dans la compagnie des personnes instruites, l'obligent de vivre dans la solitude, il cherche en vain, dans un second lui-même, cet échange d'idée, de sentimens, qui font le charme de la vie. Loin des hommes, loin de la société, il ne rencontre personne qui puisse le comprendre

et lui répondre. Accablé du tourment de l'ennemi, il est d'autant plus à plaindre, qu'il est condamné à porter seul le fardeau de deux existences. Trop heureux alors s'il sait se suffire à lui-même, et puiser dans l'étude des consolations, des plaisirs ou quelque soulagement à ses peines. Trop heureux aussi lorsque le dégoût de la vie ne le dispose point à chercher des distractions dans des penchans vicieux, au détriment de sa fortune et de son honneur, à porter le scandale dans la société, et à jeter le désordre et la honte dans le sein des familles.

« Et vous parens, dont l'ignorance et l'absurde égoïsme couvrent les yeux du plus épais bandeau, en bornant l'éducation de vos filles à perfectionner les qualités physiques, vous n'avez pas rempli même la moitié des devoirs imposés par la paternité; vous avez abandonné votre tâche la plus pénible, mais la plus essentielle. Et quel droit avez-vous de priver une partie de vos enfans des bienfaits de l'instruction? Ne leur devez-vous pas à tous la même tendresse? N'êtes-vous pas tenus à leur répartir les mêmes soins? En formant leur jugement, en développant leur esprit par une culture primitive, vous leur eussiez appris à jouir bien

de la fortune ; vous eussiez fait davantage, vous leur eussiez appris le moyen d'en acquérir, et au besoin le secret de s'en passer. Cette fille, dont l'éducation a été si négligée, ignorera peut-être, par votre faute, que le moyen de bonheur le plus simple comme le plus assuré, consiste dans la vertu ou dans l'accomplissement de ses devoirs. Avidé de plaisirs, embarrassée sur l'emploi du temps, elle ira vainement chercher, au milieu d'un monde corrompé, cette foule de jouissances faciles et multipliées qu'une raison éclairée lui eût procurées dans son intérieur domestique. A peine arrivée dans l'automne de la vie, le passé ne lui offrira que des regrets ou des remords, et l'avenir que de cruels ennuis ou d'affreux dégoûts. Un époux malheureux, des enfans presque abandonnés, reprochent une négligence coupable aux auteurs de leurs jours, et leur conscience reste chargée du fardeau d'une union mal assortie et de l'infortune d'une famille. »

Après avoir donné, sur l'éducation des femmes, des conseils dictés par l'expérience et par la sagesse, M. Ducret parcourt d'un œil rapide les diverses contrées où une instruction solide ajoute un nouveau prix aux qualités d'une épouse et d'une mère, et devient quelquefois

pour elles une ressource contre les injustices de la fortune , il termine ainsi :

« Réhabilitées dans leurs droits , comme elles le sont aujourd'hui d'après nos institutions , les femmes doivent être pour ainsi dire associées à nos études , comme elles le sont à nos occupations , à nos devoirs , à notre fortune et à notre industrie. Il faut qu'elles soient assez éclairées pour s'apercevoir que si le vice est une erreur du calcul des passions , la vertu devroit être au moins l'effet d'un calcul de la raison au profit du bonheur , et que , par conséquent , ce que leur sexe et le nôtre ont de mieux à faire , c'est de rester ou devenir vertueux par intérêt , si ce n'est par devoir , par calcul , si ce n'est par penchant ou par une sorte d'instinct. Elles doivent être pourvues d'assez de lumières pour que l'homme puisse trouver dans sa compagne ce qui peut lui manquer de raison , d'expérience et de force morale. C'est alors qu'elle deviendra sa ressource et sa consolation dans le chagrin , dans l'infortune , et au milieu des ennuis inséparables de la vie. Les charmes de l'esprit forment , avec les grâces , le plus séduisant cortège de la beauté ; ils en assurent l'empire , en prolongent la durée , et ont encore sur elles l'avantage

d'être à l'abri des ravages du temps et de jouir d'une éternelle jeunesse. Un célèbre professeur anglais (Knox) dit, en parlant d'une jeune personne qui a su profiter des richesses précieuses que lui offroit l'étude : *Son esprit ; orné de connoissances solides , contractera une espèce de poli, de délicatesse qui se répandra naturellement sur sa conversation, sur ses manières , sur toutes ses actions. C'est une vérité reconnue , que les qualités de l'esprit sont très-favorables au perfectionnement des grâces extérieures.* Convenons que voilà un moyen de plaire bien entendu , et que nous ne serions pas fâchés que les femmes fissent plus souvent usage d'un pareil genre de coquetterie. »

« On peut donc conclure que le moyen d'augmenter le bonheur des familles , d'agrandir le cercle des jouissances et des garanties sociales , de propager le règne des vertus , et de perfectionner cette éducation de l'enfance si importante à la félicité des hommes et à la stabilité des empires , c'est , dans l'état actuel de la civilisation , d'étendre l'instruction aux deux sexes d'une manière moins inégale , de la régler , de la modifier d'après l'avenir qui les attend , et conformément à la destination à laquelle ils sont l'un et l'autre appelés. »

